

Les yeux de l'amour

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **30 (1962)**

Heft 1

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567392>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les yeux de l'amour

Jojo hésita longtemps avant de traverser la rue. La pluie d'octobre avançait le crépuscule et les phares des voitures autant que leurs roues éclaboussaient les flaques noires. Les passants se pressaient. Jojo remarqua un aveugle qui, sur le trottoir en face, n'osait pas s'élançer; nul ne songeait à lui accorder une aide, pas même à le remarquer, et l'homme avançait d'un pas, reculait précipitamment devant le glissement d'une auto, tournait la tête à droite, à gauche, vers des bruits constamment renouvelés.

«Les peaux de vaches, pensa Jojo; pas un de ces types qui perdraient trois minutes pour donner un coup de main à un infirme, tant ils sont pressés de retrouver leur fauteuil et leur poste de radio!».

Il s'impatientait lui-même, attendant un arrêt dans le flot des véhicules pour pouvoir traverser, mais aucun service d'ordre à ce carrefour, les flics préféraient poser leurs contredanses dans des coins sans danger, pas de place pour les piétons dans cet afflux de carrosseries. Il se retourna, aperçut son reflet dans le carreau d'une vitrine et se fit une grimace. Chaque fois qu'il rencontrait ainsi son image, il se sentait plus pauvre et plus seul.

«Ne te regarde pas, petit Jojo, pensa-t-il, t'es pas beau à voir, tu ferais peur aux voitures!».

C'est vrai qu'il n'était pas joli, le Jojo, et le malheur c'est qu'il ne s'y habituaient pas. Cette grande tache violette sur sa joue, par exemple, une malédiction de naissance mal cachée par la casquette posée du côté, ses cheveux carotte, ses taches de rousseur sur une peau trop pâle, et surtout ses yeux, ses yeux qui louchaient à donner le vertige quand on les regardait. A part ce visage, il n'était pas vilain, bien bâti, gentil, mais allez donc plaire avec un œil droit qui regarde à gauche et le gauche qui ne s'intéresse qu'à ce qui se passe à droite !

Jojo baissa la tête, malheureux. Pourtant, il avait vendu tous ses journaux ce soir-là malgré la pluie. C'est qu'on le connaissait aux terrasses des cafés, il était estimé. Il avait fait son compte. Rien de reste, bon bénéfice. Et maintenant il rentrait au crépuscule vers sa petite chambre d'hôtel, seul comme toujours.

«Alors, quoi, on va se décider à traverser? Et l'autre qui est toujours en face, le pauvre aveugle, il va finir par se faire accrocher. Ah! non, ça ne peut pas durer!».

Il s'élança au milieu des voitures, les obligeant à freiner brutalement, arriva sur l'autre trottoir.

«Vous en faites pas, mon vieux, dit-il à l'aveugle, je suis là. Tenez, appuyez-vous sur mon bras. De quel côté allez-vous?».

L'aveugle n'était pas un vieux, c'était au contraire un solide garçon, mais si épouvanté à la perspective de traverser seul cet écoulement de bruits qu'il tremblait d'impatience et d'angoisse.

«Levez votre canne, ordonna Jojo, ne vous occupez pas du reste, je vous indiquerai le trottoir. Ayez pas peur!».

Ils avancèrent sur la chaussée, on entendit des crissements aigus quelque part, deux voitures s'accrochèrent, cela fit un joli concert de gueulements.

«Nous voilà arrivés, dit Jojo. Enfin, arrivés sur le trottoir, ce n'est pas tout. Vous allez loin comme ça ?».

L'aveugle allait dans la deuxième rue à droite après le carrefour, encore de sales passages à traverser. «Je vous accompagne !», décida Jojo. En chemin, il regardait de côté son compagnon: «Quel dommage, pensait-il, un gars si bien qui est aveugle ! Il a vingt-cinq ans, pas plus, un joli sourire, et ces grands yeux clairs qui regardent dans le vide et qui ne voient rien, c'est malheureux. Toi, Jojo, tu te plains parce que tu as une sale gueule, mais au moins tu vois».

Ils bavardèrent le long du chemin. Le jeune aveugle s'appelait Gilbert, il était devenu ainsi à dix-huit ans à la suite d'un accident. Non, il n'y avait aucune opération à tenter, c'était définitif. Jojo s'apitoyait. Ils arrivèrent au numéro indiqué par Gilbert dans la rue qu'il habitait.

«Vous habitez haut ?»

«Au troisième».

«Je vous mène à votre porte».

Gilbert n'osa pas refuser. Une fois entré dans son immeuble, il pouvait reconnaître chaque détail de l'escalier, mais ce garçon était si gentil de l'avoir accompagné jusque là, et puis il avait une voix si sympathique, une «gouaille» amusante. C'était bon de sentir sa présence amicale, d'être guidé, alors que tant de gens étaient indifférents et même hostiles à son infirmité.

«D'accord, vous me conduisez à ma porte, mais vous entrerez prendre un petit verre. Ma sœur est sûrement revenue de son travail et doit s'inquiéter pour moi. Elle sera contente de vous dire merci».

La sœur était une belle fille aimable et bien en chair, mais inquiète en effet. «Gilbert, tu me rendras folle ! Je t'ai demandé cent fois de ne pas rentrer si tard. Vous êtes bien aimable, Monsieur, de l'avoir aidé. Sûrement, vous allez boire un petit quelque chose. Mais je n'ai que du Banyuls, vous aimez ça ? Non, vous ne dérangez pas, non, je suis contente. On ne peut pas l'empêcher de sortir, c'est certain, toute la journée entre quatre murs, il deviendrait enragé. Mais moi, je dois travailler... C'est comme un gosse pour moi. Etre aveugle, ça rend tellement seul !».

La sœur était bien gentille, trop reconnaissante pour un si petit service. Gilbert était très fier de montrer qu'il savait emplir les verres sans renverser. «Ce n'est pas tout, je dois partir», dit Jojo.

Sur le pas de la porte, il eut une idée : «Après tout, les journaux ça ne prend pas tout mon temps, je passe des heures à me promener. Si ça vous plaît, je viens vous prendre demain et on se promènera ensemble. Votre sœur sera plus tranquille, et quand on est deux on est moins seul».

Ainsi fut fait. Jojo prit l'habitude de passer chaque jour chez Gilbert. Ils allaient faire un tour sous le soleil ou sous la pluie, ils étaient vite devenus de vrais amis. Jojo n'était pas bête et il savait décrire ce qu'il voyait avec un esprit souvent drôle; comme beaucoup d'aveugles, Gilbert était très gai. Quand ils rentraient un peu tard le soir, la sœur n'était plus inquiète. Plusieurs fois, Jojo resta pour dîner avec eux, on lui racontait les histoires de la famille. La sœur avait des malheurs aussi. Elle aurait bien voulu se marier, elle était fiancée à un bon garçon, cultivateur de son état, qui habitait dans le Berry, mais comment quitter son frère aveugle ? Le fiancé avait bien proposé de le prendre avec eux, mais sans

grand enthousiasme, et que ferait Gilbert dans une campagne inconnue, une maison pleine de pièges nouveaux. Il se sentirait intrus, inutile, s'ennuierait. La sœur confiait son souci à Jojo quand Gilbert n'entendait pas, ça la soulageait.

Il y avait bien une solution, elle éclata comme un feu d'artifice un beau soir d'hiver.

«Dans le fond, réfléchit Jojo, je vis seul dans un chambre d'hôtel, j'y ai froid et c'est triste. Si je venais vivre ici comme un frère avec Gilbert, vous pourriez épouser votre Berrichon et partir tranquille...».

Ce ne fut pas long à être décidé. Folle de joie, la sœur rejoignit son promis fou de bonheur. Tout le monde était content. Et, entre Gilbert et Jojo, commença une vie de gentillesse familiale et d'intimité quotidienne qui les enchanta. Gilbert préférait la présence de cet ami toujours amusant à celle de sa sœur quelquefois maussade. Jojo était émerveillé d'avoir un compagnon dont il pouvait s'occuper, qui était bien, dont il admirait le charme, qui était plus affectueux encore que le frère dont il avait toujours rêvé. Et quand il le regardait s'habiller le matin ou faire nu sa toilette, il louchait encore davantage, d'admiration et de tendresse. Mais non d'envie, car il ne songeait pas à se comparer à son ami. «Être si beau, soupirait-il, et ne pas se voir, ne pas le savoir, ça doit être terrible! Moi, je suis laid, mais j'en profite, oh! pour ça, quand je vois un miroir, il n'a pas la charité de me rendre invisible! Qu'est-ce qui est mieux: n'être beau que pour les autres, ou savoir qu'on est si moche?».

Mais Gilbert ne savait pas que Jojo était laid, cela ne lui aurait pas importé, d'ailleurs, s'il l'avait su. Ce qui comptait, c'était leur amitié, leur compréhension, chaque jour plus grandes.

Pourtant, il y avait un point obscur dans leurs rapports, une pensée qu'ils n'osaient formuler et qui souvent, de plus en plus souvent, mettait un trouble entre eux, gênait leurs élans d'affection. Ce fut Gilbert qui se décida un soir à parler :

«Dis-moi, Jojo... Si je suis indiscret, arrête-moi... Je voudrais te demander... Tu as le même âge que moi, ou à peu près, tu es libre de faire ce que tu veux... Tu dois bien avoir une vie personnelle, je veux dire des aventures, une petite amie... Or, tu n'en parles jamais et tu es presque toujours avec moi. Comment fais-tu? Tu peux bien me dire...»

Jojo est devenu tout rouge. Ses aventures? Peut-il avouer que les filles ne l'ont jamais regardé que pour se moquer de lui ou, pire, pour le plaindre? «Pauvre garçon, disent-elles, avec sa tache de vin et ses yeux qui se croisent les bras, je n'en voudrais pas, même s'il était riche». Ah! non, il ne faut pas dire cela à Gilbert, il faut lui laisser ses illusions.

«Les femmes? Oh! je n'y pense pas beaucoup, dit-il négligemment, d'ailleurs, je n'aime pas les femmes...».

«Comment? Veux-tu dire?...».

Jojo a rougi encore plus fort. Bien sûr, la phrase maladroite était à double sens. Gilbert va penser qu'il aime les hommes, mais cela ne vaudrait-il pas mieux que d'avouer que nul ne l'aime? Et puis, en se souvenant, c'est vrai pourtant que les seuls jolis souvenirs de son passé ce sont quelques amitiés du temps de ses quatorze ans, à l'école, de garçons qui, curieux de découvertes sexuelles, ne faisaient pas attention à son visage et lui avaient donné de brefs instants de plaisir, un semblant

d'amitié complice. Il avait été amoureux d'un beau camarade. Ce n'est qu'ensuite qu'il avait appris la peur de se montrer, le dégoût, le mépris, la solitude . . .

«Eh ! bien, et toi ? . . .», murmure-t-il dans un réflexe de panique.

«Moi ? Moi, je ne peux pas avoir des aventures, je ne suis pas libre, je ne vois personne. Et, peut-être, je peux dire comme toi».

«Tu veux dire que tu as envie . . . d'autre chose ?».

«Tais-toi, Jojo ! Nous sommes feus de parler ainsi. Si c'était vrai ce que j'ai imaginé de toi d'après ta réponse, ce que tu peux imaginer de moi, ce serait terrible. Si l'un de nous seulement ne se trompait pas. J'ai trop besoin de ton amitié, je ne veux pas risquer de la perdre».

«Oui, bien sûr, mais comment savoir ?»

«Il y aurait bien un moyen . . . Si l'un de nous attendait de notre amitié quelque chose de plus que l'amitié, si l'un de nous espérait de l'autre ce qu'il n'attend pas d'une femme, il pourrait poser sa main sur la table . . . tu vois, comme je fais en ce moment; et si l'autre éprouvait ce même désir, ce même penchant, il n'aurait qu'à poser sa main dans la main ouverte. Ce serait suffisant pour comprendre . . . tu ne crois pas ?».

Jojo regarde la main de Gilbert posée sur la table, paume en l'air, frémissante. Qu'est-ce que cela signifie ? On ne pouvait rien lire dans le regard vide de l'aveugle, mais il était pâle et ses lèvres tremblaient. Qu'avait-il voulu dire ? «Quelque chose de plus que l'amitié . . . éprouver le même désir . . .» Désir de quoi ? Pouvoir posséder cette beauté, avoir le droit de toucher ce corps merveilleux, le droit de dire à un être ces mots qui quelquefois brûlent la gorge, de s'abandonner, de se serrer contre lui ? Ah ! non, ce n'était pas possible, c'était trop beau ! Il était laid, nul ne pouvait l'aimer. Laid ? Oui, mais Gilbert était aveugle, Gilbert ne savait pas . . .

Les secondes passaient. La main allait se refermer, se retirer . . . Déjà Gilbert détournait la tête. Alors, brusquement, Jojo s'élança, saisit cette main, s'accrocha à l'espoir. Et la main de Gilbert se referma sur la sienne et doucement l'attira jusqu'à ses lèvres. Jojo se retrouva, pleurant comme un gosse, contre la poitrine de son ami qui le serrait fort, embrassait ses larmes et murmurait : «Mon ami, mon ami . . .».

J'ai entendu conter cette histoire il y a plusieurs années. Je connais bien Jojo et Gilbert, ils sont heureux. Chaque année, ils passent leurs vacances dans le Berry; l'hiver, on les voit tous les jours aux alentours du carrefour qui favorisa leur première rencontre. Jojo installe confortablement son ami sous une porte cochère, avec des journaux sur les genoux, et part faire sa tournée. Gilbert a appris facilement à reconnaître les pièces de monnaie au toucher, il est heureux de ne plus se sentir inutile, de contribuer autant que Jojo à gagner leur vie. Le soir, Jojo vient rechercher son «collègue» comme il l'appelle, ils partent tous deux sous le regard des passants attendris par cette belle amitié. Tout le monde les connaît et les aime bien; il est rare qu'il leur reste des journaux invendus. Ils rentrent chez eux où il y a toujours des fleurs odorantes. Le dimanche, Jojo rapporte un bon gâteau. Ils ont toujours mille choses à se raconter, un sujet de s'amuser.

Mais le plus merveilleux pour Jojo, c'est le soir, quand ils sont dans leurs lits jumeaux dont l'un reste souvent inoccupé, quand Gilbert le caresse inlassablement de ses deux mains et de ses lèvres, quand Gilbert lui répète amoureusement : « Ah ! que tu es beau, mon chéri ! . . . Tu es si beau ».

R. Gerard

Chronique des Livres

Il était bien difficile et délicat d'écrire un livre comme ce « Requiem pour Gilles »¹⁾ qu'a entrepris Georges Bordonove, et presque impossible de faire admettre, de faire comprendre, les méandres du cerveau d'un personnage aussi légendaire. Gilles, c'est à la fois le très réel, l'historique Gilles de Rais, ami et compagnon de Jeanne d'Arc, grand seigneur féodal, contemporain de Charles VII et de Louis XI, rival des ducs de Bretagne et d'Anjou; c'est aussi le Barbe-Bleue des contes pour enfants, et c'est surtout un cas pathologique dont l'énigme ne fut jamais résolue malgré les progrès de la psychologie contemporaine. Il était donc ambitieux de tenter une étude à la fois romanesque et analytique d'une personnalité si éloignée de la commune mesure. Georges Bordonove a-t-il réussi cette gageure ? Je ne prends pas parti, mais je crois évident que son ouvrage ne peut laisser personne indifférent, que l'on soit ou non passionné d'histoire, que l'on considère Gilles de Rais comme un être réel ou imaginaire.

Le procédé employé pour nous le présenter, procédé discutable (mais quelle autre forme employer ?) est une succession de témoignages sur la formation psychologique d'un cerveau anormal et sur les mobiles possibles d'une vie hors du commun. La nourrice, le vieux serviteur, les bons et les mauvais amis, le confesseur, les entremetteurs, apportent tour à tour leurs souvenirs, leurs points de vue, leur jugement, sur ce que parut à leurs yeux, au cours des années, la changeante et superficielle, l'insaisissable personnalité de cet homme. Mais, s'il n'avait été traqué par des ennemis politiques, livré à une justice partielle à cause de fautes qui ne relevaient que de sa mauvaise juridiction financière, Gilles de Rais eut toujours échappé à la punition de ses véritables crimes et ne serait pas devenu Barbe-Bleue. Pourquoi cet homme riche et puissant, un des plus grands seigneurs de son temps, ne se contentait-il pas de séduire les jolis garçons de ses provinces, pour la plupart consentants et ravis de l'aubaine sûrement, pourquoi n'éprouvait-il de profonde jouissance qu'en les suppliciant et en se vautrant sur leur cadavre ? Mystère inexplicable et inexpliqué. Pourquoi se plaisait-il à dédier ces beaux corps au démon en d'obscurs sacrifices ? Lui, l'ami de la Pucelle d'Orléans et du roi, lui Maréchal de France, plus riche et plus admiré qu'aucun prince du sang ! Pourquoi cette folie de luxure, ce goût du sadisme avant le Marquis de Sade ? Croyait-il sa puissance inégalable et sa gloire impunissable ? Mais alors, pourquoi se spécialiser dans l'amour des jeunes, des très jeunes garçons, particulièrement de ceux dont l'innocence, dont la joliesse était touchantes; ceux dont la voix pure enchantait les messes dont ce disciple du démon était friand ? Et pourquoi ne jouir de ces enfants que dans